

ATTERRIR SUR LE NUAGE JAUNE
ET AUTRES NOUVELLES

© Libella, Paris, 2018
ISBN : 978-2-283-03134-6

ATTERRIR
SUR LE NUAGE JAUNE
ET AUTRES NOUVELLES

PRIX DU JEUNE ÉCRIVAIN 2018

Préface d'Alain Absire

Atterrir sur le nuage jaune
Fondu au blanc
Chant des grillons, un jour d'été
Nous désaimer
Ce que nous avons fait l'automne dernier
Eugénie
Les Cosmos séchés
Nous irons tous au paradis
Une chatte à la guerre
Les arbres sont plus beaux au printemps
L'Interview
Mon cousin Sam

BUCHET • CHASTEL

DÉJÀ PARUS

- Sang indien et autres nouvelles.* Préface de Roger Vrigny. Prix du Jeune Écrivain 1989, La Découverte-Le Monde.
- Villes d'exil et autres nouvelles.* Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud. Prix du Jeune Écrivain 1990, Le Monde Éditions.
- Edna Marvey et autres nouvelles.* Préface d'Odette Joyeux. Prix du Jeune Écrivain 1991, Le Monde Éditions.
- La Pluie au crépuscule et autres nouvelles.* Préface de Christiane Baroche. Prix du Jeune Écrivain 1992, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1993.* Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1994.* Préface de Jean-Marie Laclavetine, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1995.* Préface de Noëlle Châtelet, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1996.* Préface de Daniel Pennac, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1997.* Préface de Michèle Gazier, Le Monde Éditions.
- Ciel de lit et autres nouvelles.* Préface d'Eduardo Manet. Prix du Jeune Écrivain 1998, Le Mercure de France.
- La descente des oies sauvages sur le sable et autres nouvelles.* Préface d'Henri Lopes. Prix du Jeune Écrivain 1999, Le Mercure de France.
- ROM et autres nouvelles.* Préface de François Salvaing. Prix du Jeune Écrivain 2000, Le Mercure de France.
- Carrefour des fuites et autres nouvelles.* Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud. Prix du Jeune Écrivain 2001, Le Mercure de France.
- Cargo – Maria aparecida et autres nouvelles.* Préface de Claude Pujade-Renaud. Prix du Jeune Écrivain 2002, Le Mercure de France.
- Dès la première seconde de solitude et autres nouvelles.* Préface d'Alain Absire. Prix du Jeune Écrivain 2003, Le Mercure de France.
- Merveille il a trop plu et autres nouvelles.* Préface de Dominique Mainard. Prix du Jeune Écrivain 2004, Le Mercure de France.

(Suite en fin d'ouvrage)

Préface

La promesse des écritures libérées !

Chaque année, fin septembre, nous écrivains jurés du prix du Jeune Écrivain nous retrouvons pour délibérer avec au cœur la certitude que notre littérature romanesque en langue française se nourrit de belles et généreuses promesses. Et ce souffle d'air pur vivifie nos espoirs en notre capacité à rêver ensemble, d'une extrémité à l'autre de cet immense espace où nos imaginaires entremêlés se déploient. Ainsi, empruntant les chemins d'une génération neuve, d'un territoire de la francophonie à l'autre, avons-nous le bonheur d'atterrir sur le nuage jaune d'histoires en or et de récits contemporains écrits avec talent et passion par des garçons et des filles dont la liberté vierge nous éclaire sur les multiples facettes d'une littérature aux capacités illimitées.

Le tout, pour ces jeunes écrivains prometteurs qui n'ont soudain plus peur de rien, est bel et bien d'oser donner vie avec leurs mots à ce qu'ils recèlent en eux à la fois d'intimement personnel et d'universel. Cette année tout

particulièrement, le résultat, tel que ce recueil nous en offre le florilège, est audacieux, troublant et saisissant.

Cela commence par des situations fortes : des pétales roses séchés, étoilés, surgissent des pages d'un livre dans un paysage enneigé ; les labyrinthes d'un jeu vidéo vertigineux se confondent avec le parcours d'un demandeur d'emploi et, parmi les grillons et les charognes du désert, deux solitaires traquent le souvenir des sensations vraies de la vie... Cela se poursuit avec des personnages hors normes : une peintre lutte à mort contre une queue de peinture bleu sombre qui dévore son univers d'artiste ; un photographe de guerre rêve de devenir aveugle pour ne plus rien voir de l'horreur saisie par son objectif ; un couple en désamour célèbre sa désunion et un poilu élève des chatons au fond d'une tranchée... Les univers les plus hasardeux se confrontent et nous interrogent, puis, cernés par des écritures aux contours acérés, ils s'emboîtent d'un continent à l'autre comme les pièces d'un puzzle géant capable de cartographier les territoires de notre espèce humaine. Alors surgit notre émotion et naît notre empathie pour ces êtres dissemblables à la recherche d'eux-mêmes et auxquels nous aimons ressembler.

Comment douter, en nous abandonnant au foisonnement des douze nouvelles de ce recueil jouissif, que la curiosité de cette génération « émergente » de jeunes écrivains est dévorante ? En vérité, elle porte sur les réalités de notre monde des regards décomplexés aussi saillants

que poignants. Avec toujours, en chaque situation si menaçante et incongrue soit-elle, cette primauté donnée à l'homme au cœur des œuvres littéraires les plus révélatrices et les plus profondes de notre littérature.

Excellente « nouvelle » : avec le prix du Jeune Écrivain et grâce aux éditions Buchet/Chastel, transmettre à cette jeunesse ardente la flamme qui nous réchauffe durablement nous promet de grandes joies sans frontières et des découvertes dont les richesses sont la plus forte des promesses.

Alain Absire
Écrivain – Président du jury
du prix du Jeune Écrivain

ATTERRIR
SUR LE NUAGE JAUNE

Alexandra Troubé

Saute. Frappe, frappe. Saute. Pas assez loin. Saute. Frappe, frappe. Cours et saute. Attrape la pièce et cours. Il faudrait sortir faire des courses tout à l'heure. Elle avait encore le temps. Saute, lâche et coup de poing. Il était encore tôt et il ne rentrerait pas avant sept ou huit heures. Il lui enverrait un message en sortant, de toute façon. Saute. Cours. Saute et plane. Trop loin. Saute. Cours. Saute, plane et relâche vite. Où faut-il aller après ? Et puis elle ferait simple, ce soir. Du poulet ? Non, il aimait tellement manger du poulet le dimanche midi, le fameux poulet du dimanche, il valait mieux attendre. Dimanche, ils auraient le temps, elle le regarderait du coin de l'œil préparer la bête, l'enfourner, puis la découper avec urgence, avec l'urgence heureuse du repas qui refroidit – commence, ne m'attends surtout pas –, l'importance solennelle de celui qui découpe et qui distribue

– non, vraiment, commence, je vais me fâcher si tu manges froid. Le poulet du dimanche que leurs parents et leurs grands-parents préparaient et servaient avec cette même précipitation soudaine du moment où l'on passe à table, moment crucial où tout se joue – j'aurais dû le sortir plus tôt – et qui concentre toute l'agitation d'une journée oisive. Non, ils feraient le poulet dimanche. Saute et rebondis contre le mur pour atterrir sur ce petit rebord, en haut à gauche. Encore. Encore. Pas assez haut. Ou alors, du poisson. Pourquoi pas. Rapide à préparer, un peu d'huile d'olive, une tranche de citron ou deux, pour décorer, et au four quand il arrive. Encore. Saute ! Ça y est. Et puis avec le poisson, c'est simple. Des haricots verts. Ou des pâtes. Elle verrait bien tout à l'heure. Ah, j'étais sûre qu'il y avait une cachette dans ce coin, en haut à gauche. Il suffisait de sortir du cadre, de s'aventurer derrière les feuillages qui semblent marquer la limite, et voilà, une pièce d'or.

Il ne fallait pas qu'elle oublie de s'épiler, avant son retour. Laisse-toi tomber sur le sol. Au moins les mollets. C'était récent, ça, qu'elle oublie, qu'elle laisse traîner. Saute et repars vers la droite. Frappe, frappe et esquive la boule de feu. Avant, elle anticipait et avançait systématiquement le risque de se retrouver surprise par une pilosité honnie, honteuse,

qui lui aurait signifié sa négligence et son laisser-aller. Dans la lignée de l'adolescence qui voulait à tout prix remplir toutes les attentes de la féminité, elle avait établi une discipline dont la rigueur la laissait, toujours et en toutes circonstances, irréprochable. Saute. Frappe, frappe. À droite, en haut, et cours. Comment rejoindre la porte en haut à droite ? C'est depuis qu'ils vivaient ensemble qu'elle avait peu à peu relâché ses habitudes. Quel cliché. Mais non, ce n'était sûrement pas que ça. Retourne vers la gauche. Saute et agrippe-toi à la corde. Essaie encore... Non ce n'est pas ça. Elle aimait à penser qu'elle avait mûri. Que sa capacité très récemment acquise à sortir de chez elle sans maquillage – chose inimaginable il y a encore quelques mois – témoignait d'un détachement sain vis-à-vis du regard d'autrui. Un signe d'indépendance. De confiance en soi. Monte sur le cube. Redescends. Pousse le cube. Ça marche ! Dans l'autre sens, maintenant. Accepter son corps, n'était-ce pas l'entrée dans la maturité ? Une nouvelle étape à franchir, une nouvelle injonction. Monte sur le cube, saute sur le rebord, et la porte ! Les injonctions, les contraintes, les progrès à faire. Et la culpabilité dès que quelque chose cloche. Tiens-toi droite. Saute. Garde les mains sur la table. Saute et frappe. Croise les jambes. Escalade le mur. Cours. Ne te ronge pas les ongles. Lave-toi

le visage tous les soirs. Frappe. Et les dents après chaque repas. Esquive et coup de poing. Les jambes en dehors pendant les cours de danse. Cours et saute. Tiens-toi droite. Attrape la pièce d'or. Ne porte jamais de rose avec du rouge. Saute. Ni de bottines avec une jupe courte. Frappe. Jamais de vernis à ongles écaillé. Rebondis et saute. Ni de crayon sous les yeux. Apprête-toi pour plaire aux garçons. Frappe et esquive. Mais pas trop pour ne pas heurter les filles. Cours et saute. Et épile-toi chaque semaine. Escalade vers la gauche. Tous les jours sous les bras. Entre dans la cachette. Et épanouis-toi. Attrape la pièce d'or. Prends du plaisir. Laisse-toi tomber et cours. Accepte-toi ! Frappe, frappe. Aime tes défauts !

Encore une porte. Elle reconnaissait, maintenant, l'entrée du labyrinthe dans lequel elle avait passé beaucoup de temps, la dernière fois. Pause. Cinq heures. Où avait-elle laissé son portable ? Elle soulève un coussin, puis un autre. Le voilà. Pas de message. Son entretien commençait à cinq heures et elle pensait qu'il l'appellerait avant. Ou était-ce plutôt elle qui aurait dû l'appeler ? Elle voulait lui dire qu'elle pensait à lui, lui souhaiter bon courage. Il n'était pas trop tard pour lui envoyer un message, après tout. Il était tout juste cinq heures et, si l'entretien avait déjà commencé, il le trouverait en

sortant. Quelques tics et un bruit de courant d'air, le message était parti. 17 h 02. Tout était calme, soudain. Il était encore tôt... L'heure de prendre le thé. L'eau de la carafe filtrante s'écoulait lentement dans un discret clapotis ; elle la regardait. L'eau dans la bouilloire, réglée à quatre-vingts degrés, quelques feuilles de thé vert. Elle entre dans le labyrinthe.

Il y avait une première salle en bas, assez simple – saute vers la gauche, prends appui sur le rebord et attrape la pièce d'or. Puis, deux portes. Commençons par la gauche. C'était déjà plus compliqué, un escalier hérissé de piques qui sortaient et se rétractaient à intervalles réguliers. Il fallait calculer. Comment se passait son entretien ? Bien, forcément. Ça se passait toujours bien. Saute, avance, vite... Trop lentement ! Elle était morte. Retour à la première salle, puis porte de gauche. Attention, cette fois. Il réussissait toujours ses entretiens, excellait en réunion, elle ne s'inquiétait pas pour lui. Cours sur la première marche, saute et plane... C'est bon, les piques sont rentrées, atterris sur la deuxième marche, saute sur la troisième, la pièce d'or et la porte. Depuis qu'ils se connaissaient – ça ferait bientôt trois ans –, elle ne l'avait jamais vu échouer. Il avait enchaîné un stage dans une entreprise prestigieuse et un premier contrat d'un

an qui s'était transformé en offre de longue durée. Il travaillait de plus en plus tard et partageait de moins en moins avec elle le sujet de ses dossiers – c'était toujours la même chose, rien d'intéressant. Il lui demandait son aide, au début, parfois incertain de ce qu'on attendait de lui. Ils en débattaient ensemble toute la soirée et elle corrigeait ses rapports jusque tard dans la nuit ; il admirait l'obstination qu'elle mettait à interroger le choix de chaque mot, la place de chaque virgule, jusqu'à ce que le résultat lui semble parfait. Ils fêtaient ensemble ses succès, elle veillait à le surprendre – restaurant, bougies ou champagne. Il fallait vraiment qu'elle trouve une idée pour ce soir. Oh non, le thé ! Elle avait oublié de sortir l'infuseur de la tasse. Cinq minutes maximum pour le thé vert. Imbuvable.

Elle avait beau courir dans tous les sens, la troisième salle restait énigmatique. Aucun indice sur ce qu'il fallait faire. Elle était déjà venue à bout de ce passage, pourtant – ce décor bleu vif parsemé de nuages jaunes... La porte était en haut à droite, mais l'écart avec la dernière marche était trop grand pour qu'elle puisse sauter de l'une à l'autre. Autant retourner à la première salle et explorer la porte de droite. Elle y reviendrait plus tard. Une gorgée de thé en grimaçant, encore une sans respirer. Lui aussi s'était donné du mal pour la surprendre, lorsqu'elle avait passé

son entretien. Alors qu'elle s'apprêtait à taper le code de l'immeuble, elle avait entendu un bruit de klaxon. Il l'attendait dans la voiture, avait joué au chauffeur, sortant pour lui ouvrir la portière, et l'avait emmenée dîner à Montmartre dans un petit restaurant italien à la carte interminable. Elle avait esquivé ses questions – elle était fatiguée et c'est toujours difficile de savoir comment ça s'est passé, non ? –, ne pouvant lui avouer combien l'échec avait été cuisant. Elle aurait voulu le lui dire, mais son corps se refusait à formuler l'humiliation de cette expérience, comme si en franchissant la barrière des mots elle devait rendre impossible le déni au creux duquel elle voulait se blottir encore un peu, encore quelques jours. La nouvelle avait fini par tomber, ou l'absence de nouvelle, et il trouvait scandaleux que personne n'ait pris la peine de lui téléphoner pour lui annoncer que sa candidature n'avait pas été retenue. Elle n'avait pas osé lui dire qu'après l'horreur de cet entretien avorté, qu'elle avait fui sans même se retourner, un appel aurait semblé parfaitement incongru. Il avait voulu les contacter, au moins par mail, au moins cet ami – comment s'appelait-il, déjà ? – qui lui avait obtenu le rendez-vous. Elle l'avait supplié d'abandonner.

Salle de droite, complètement déserte. Juste une pièce qui flotte, en haut à gauche. Elle s'en souvenait, il fallait courir contre le mur et sauter au bon

moment. On attrape la pièce et on atterrit devant la porte suivante dans la foulée. Cinq heures et demie. Il n'était pas encore sorti, c'était bon signe. Elle l'imaginait sympathisant avec le recruteur, connaissant son habileté, parfait dosage entre professionnalisme et familiarité qu'ils avaient mis au point ensemble dans des répétitions d'entretien qui finissaient en fous rires. Saute, rebondis, encore, frappe et rejoins la porte. Il ne fallait pas qu'elle tarde. Elle ne pouvait pas lui faire du poisson surgelé ce soir. Il faudrait marcher jusqu'à la bonne poissonnerie. Il y en avait bien une à cinq minutes, mais l'odeur qui se déversait jusque sur le trottoir l'écœurerait chaque fois qu'elle passait devant. Une nouvelle salle. C'était un casse-tête. Lorsqu'elle s'arrêtait sur une dalle, la porte s'ouvrait. Il lui fallait quelque chose pour la caler. Peut-être le cube aperçu quelques salles plus tôt ? Mais comment lui ferait-elle passer les portes en hauteur ? Pourvu que le poissonnier n'ait pas été dévalisé. Parfois, passé quinze ou seize heures, il n'avait plus rien. Et si elle marchait un quart d'heure pour s'apercevoir qu'il était trop tard ? Elle n'aurait plus le temps de faire d'autres courses avant qu'il n'arrive. Peut-être valait-il mieux faire un repas plus simple ce soir. Ils auraient tout le week-end pour fêter son succès. Pousse, saute. Pousse, cours et saute. Non,

décidément, elle ne pouvait pas porter le cube jusqu'à la porte. Il devait rester une boîte de confit de canard, dans le placard du haut. Et un peu de vin dans la bouteille d'hier. Il y avait une astuce, mais laquelle ? Saute sur le cube. Non. Frappe-le. Il avait eu une grosse journée aujourd'hui, il profiterait davantage d'un bon repas demain. Pousse le cube vers la droite. Vers la gauche. C'était ça ! Le cube s'enfonce dans le mur, il y a une porte secrète. Un raccourci vers la dernière salle. Place le cube sur la dalle, la porte s'ouvre... La salle bleue avec les nuages jaunes. Elle était coincée. Pause. Six heures moins cinq.

Elle n'avait pas beaucoup avancé, aujourd'hui. Il serait sans doute contrarié de voir qu'elle n'était pas allée à la bibliothèque. Impossible de dire l'angoisse qu'elle ressentait entourée de gens concentrés qui lui rappelaient sa propre inefficacité. Elle se surprénait à imiter leurs attitudes, les yeux figés sur la page d'un livre dont elle ne retiendrait rien, attendant pour fuir d'avoir atteint ses objectifs – finis ces trois pages, reste jusqu'à quatre heures. Pour lui, le travail n'existait que balisé par des horaires. Et un lieu. Elle lui montrait, triomphante, le nombre de pages lues et annotées chaque soir, pour lui prouver qu'il se trompait. Il regardait un peu indécis – était-elle sortie prendre l'air, au moins ? Grimpe

l'escalier. Cours sur la marche et saute. Non, l'écart était encore trop grand. Comment faire ? Elle n'aimait pas rester bloquée longtemps. Cours dans tous les sens, saute contre les murs. Une nouvelle salle apparaît. Comment était-elle arrivée là ? Promis, lundi, elle irait à la bibliothèque. Il devait y avoir une porte secrète, dissimulée dans le mur. Il ne comprenait pas bien pourquoi elle avait décidé de se lancer dans une thèse, elle le savait. En psychologie, en plus. Il continuait, de temps en temps, de mentionner l'air de rien les postes qui se libéraient dans son entourage. Il y avait plein de perspectives en psycho du travail ! Elle feignait de ne pas comprendre. Une énigme. La salle était vide, sans porte, simplement décorée de symboles numérotés. Elle reconnaissait les motifs aperçus au fil des salles précédentes. Que fallait-il en faire ? Elle avait quand même lu un chapitre, ce matin. Un chapitre de ce livre illisible sur Lacan, ce n'était pas rien. Elle essayait de s'en remémorer le sujet et les concepts. Il faudrait qu'elle insiste sur les termes les plus abscons, lorsqu'elle lui en parlerait ce soir. Elle ne voulait pas le décevoir. Elle parcourait les salles sans conviction, les symboles défilaient. Forclusion. Un par salle. Nœuds borroméens. Mais à quoi servaient-ils ? Était-ce l'ordre dans lequel il fallait parcourir les salles ? Bande de Moebius. Essayons.

Première salle de droite, deuxième salle. Non, ça ne s'enchaînait pas. Il aurait fallu pouvoir passer de la deuxième salle de droite à la deuxième salle de gauche. À moins qu'il y ait un raccourci ? Saute contre le mur. Cours. Pousse. Elle ne trouvait pas. Comment pouvait-elle avoir oublié la solution ? Pourquoi était-elle incapable de retrouver la sortie ? Au moins un indice, au moins une piste ! Elle avait habité ces espaces, elle les avait explorés du bout des doigts et parcourus en long et en large. Elle en reconnaissait les couleurs et l'atmosphère. Saute. Et pourtant, rien. Retourne dans la salle bleu ciel. La porte perchée toujours inaccessible. Les nuages jaunes l'interpellaient. Vague souvenir d'un nuage qui n'était pas peint sur la toile de fond du décor, mais qui se matérialisait. Un nuage sur lequel on pouvait sauter, entre la dernière marche et la porte.

Un message. Il serait là dans dix minutes, n'avait pas pu lui écrire avant car avait pris le métro avec le recruteur. À tout de suite. Vite, le nuage. Qu'y avait-il, dans chacune de ces salles, qu'elle pourrait transférer ici ? Pause. Salle de bains. Peut-être des objets dispersés dans des cachettes ? Un peu de lotion florale. Des morceaux de nuage ? Une larme de mascara. Elle les aurait déjà trouvés. Chambre. Au moins un ou deux. Enlever son pantalon d'intérieur. Et puis pourquoi la numérotation, dans ce

cas ? Un jean. Mais alors, quoi ? Taille haute, par-dessus son tee-shirt, ça ferait tout de suite plus d'effet. Récolter les symboles ? Un peu de parfum. Effectuer une manipulation devant les inscriptions ? Sauter ? Frapper ? Une idée. Un souvenir diffus. La manette. La salle bleu ciel. Et si elle reproduisait les mouvements effectués dans chacune des salles ? Rebondis à gauche. Elle entend des pas dans l'escalier. Cours sur le mur droit et saute – elle retombe sur la première marche, c'était bon signe. Monte. Saute et frappe dans le vide, on verrait bien. Ses pas dans le couloir. Le sol devient élastique, elle rebondit et le nuage jaune se forme juste à temps sous ses pieds. Saute. La porte. Éteindre la console, poser la manette. Ouvre la porte avant qu'il ne tourne la poignée. Saute.

Alexandra Troubé, vingt-sept ans, Paris (75)

Après avoir suivi des études de lettres et de cinéma en classe préparatoire puis à l'École normale supérieure de Lyon, Alexandra travaille désormais sur une thèse en études cinématographiques.

Elle a développé une passion pour la fiction en général, passion qui s'étend à tous les domaines : des œuvres cinématographiques aux jeux vidéo, en passant, bien entendu, par la littérature.

Les écrivains qui ont le plus marqué son parcours témoignent de son goût pour l'imaginaire et le voyage. On y retrouve Lautréamont, Valery Larbaud, Tennessee Williams, Dai Sijie, Zelda et Francis Fitzgerald ou encore Kateb Yacine. Elle porte une admiration particulière aux talents d'écriture de Flaubert et de Proust.

Outre l'écriture, Alexandra s'adonne au yoga et aime la musique, en particulier jouer du piano.

C'est le bouche-à-oreille qui l'a amenée à connaître le PJE et l'a ainsi conduite à décrocher le premier prix de cette trente-troisième édition.

FONDU AU BLANC

Manon Le Gallo

Jaune.

Quelque chose de vibrant, qui emprunte un peu au jour et à l'été ; vient rompre le blanc, le barre d'intense, le met en mouvement.

Puis une nuance un peu plus sombre. Terre cuite balafre, creuse en profondeur, s'installe des deux pieds. Solide et brûlante. S'impose. Tempère le vif et l'intrépide qui la précédaient.

Soudain, un bleu dense s'abat, dissonant. La toile ne l'a pas vu venir, les teintes chaudes ont un sursaut. Elles accueillent finalement ce frère de l'autre bout du cercle, l'étreignent, l'équilibrent – contraste contenu.

Enfin arrive le noir. Immobile et définitif, il scelle en silence. Achève de faire taire le vide. Met le point final qui donne sens et solidité à ce qui palpite autour.

Retombent les pinceaux.

Sous le chevalet, la palette maculée trouve son reflet trouble dans deux bocalux d'eau hérissés de manches de bois, où s'enroulent les reliefs de couleurs de la toile.

Sacha empoigne l'un des lambeaux de chiffon qui complètent la panoplie, débarrasse ses doigts du plus gros des taches. Le reste attendra. Le moment est venu du pas en arrière.

Ce fameux instant où il faut décider. Ce tableau mérite-t-il un coup de pinceau de plus ? Est-ce que tout y est à sa place, ou est-ce que quelque chose s'est égaré ?

Elle n'a jamais su quand arrêter.

Une œuvre n'est jamais terminée. C'est là tout l'embarras : il ne s'agit pas d'une liste de cases à cocher, d'une tâche bien nette entre alpha et oméga, dont les bordures seraient proprement délimitées. C'est un processus qui naît dans le flou bien avant le premier coup de crayon sur le carnet d'esquisses, et ne s'achève que lorsque l'on se force à ne plus le laisser croître. Quelque chose qui s'écoule et respire et se gonfle, se replie et se déroule et dont on doit endiguer le flot quelque part – sur la page, sur la toile.

Elle n'a jamais su – quand faut-il clore l'espace et ne plus rien y déverser ? Quand vient l'heure de renoncer à la petite touche de plus, à l'ajustement

de couleurs, cette ombre, cette lumière, ce jeu de textures ? Quand faut-il cesser de combler le vide ?

C'est ainsi qu'elle a instauré cette règle. Ce petit rituel. Ce léger recul quand la question se fait trop insistante...

Pause. Pose les pincesaux.

Pas en arrière.

On regarde.

On inspecte.

On se dépouille de l'intime, du viscéral, de tout ce qui fait soi face à soi. On oublie que le tableau est miroir, rêves, entrailles. On devient autre, tout le monde, personne. On observe en inconnu, en passant, en n'importe qui sauf soi.

Et c'est là, souvent, que l'on sait. Si le mot « fin » peut être déposé, ou si c'est reparti pour un tour.

Sacha s'accorde un sourire satisfait.

Fin.

Elle peut laisser cette toile-ci reposer en attendant son vernis-point-final.

Comme toujours, en se retournant, la peintre se prend de plein fouet les maîtres qu'elle élimine de son champ de vision quand elle crée. Pour s'épargner le poids des ténors face à ses propres balbutiements, se refuser toute influence autre que la totalité de ce qui s'agglutine dans le kaléidoscope de sa sensibilité et de ses choix.

Là, les dorures domptées de Klimt la toisent, et ses collisions de couleurs où le vert, l'or et le noir s'étreignent le temps du baiser. Clignotent les nuances primaires, essentielles, de Mondrian, qui ravissent leur quiétude aux respirations de leur écran noir et blanc, tandis que tout près les pulsions polychromes de Pollock explosent.

Ainsi ses mentors désassortis lui lavent-ils l'esprit de ses propres coups de pinceaux.

D'un pas leste, Sacha rejoint le petit salon de son studio en L, quittant la branche de l'atelier pour le tronc commun. Le temps de s'affaler sur le canapé, elle lance d'une pression son vieux lecteur de CD et un accent *british* familier lui parle de *l'homme des étoiles* qui l'attend. Tout son monde repose là, dans cette pièce, constellation d'elle aux contours nébuleux, comme une grande page de murs blancs et parquet clair remplie de mille annotations, d'anecdotes, de débuts et de fins d'histoires. Ici, la table basse d'antiquaire payée après la vente de son premier tableau, un épisode de gloire très modérée puisque l'heureux acquéreur était un ami de ses parents. À sa gauche, l'espalier en bois d'où plongent les lianes paresseuses d'une plante grimpante laborieusement maintenue en vie. Plus loin, le petit chat japonais joufflu, patte levée en signe de bienvenue, qui la salue sous la télévision rarement allumée